



Barbey d'Aureville, par Toussaint.

Société Barbey d'Aureville.  
Siège social : Musée Barbey d'Aureville, 50390 Saint-Sauveur-le-Vicomte.  
Secrétariat : 56, rue des Bouchers 14400 Bayeux. Cotisation annuelle : 24 €.  
Comité de rédaction : Isabelle Barré, Claude Godefroy, Michel Pinel.  
Contact pour le bulletin : Michel Pinel, 4, rue de la Fontaine Notre-Dame, 50430 Lessay.  
michelpinel@wanadoo.fr



# LE CONNETABLE DES LETTRES



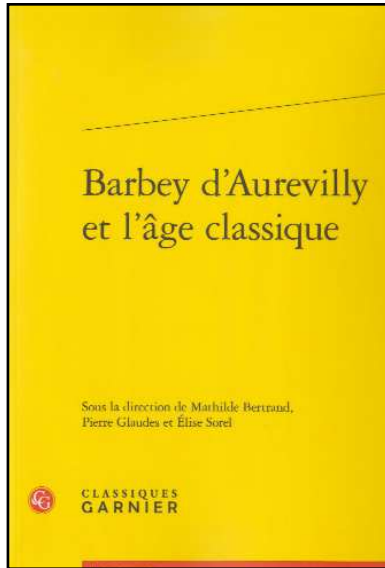
Bulletin de la Société  
Barbey d'Aureville  
N° 24 - juillet 2018



L'église Saint-Louis de Carteret

Nous souhaitons que vous veniez nombreux à la prochaine journée aurevillienne, fixée le samedi 1<sup>er</sup> septembre 2018, au cours de laquelle nous évoquerons le premier grand roman de Barbey d'Aureville "*Une vieille maîtresse*" (1851).

## DERNIERES PUBLICATIONS



**Barbey d'Aurevilly et l'âge classique**, sous la direction de Mathilde Bertrand, Pierre Glaudes et Elise Sorel, Classiques Garnier, Collection Rencontres, n°288, janvier 2018, 351 p., 48,00€.

Barbey d'Aurevilly, dans sa critique comme dans son œuvre romanesque, voue à l'âge classique une passion paradoxale que ce volume étudie jusque dans ses contradictions.

PREMIÈRE PARTIE : Religion, politique et société, Barbey d'Aurevilly et deux siècles d'histoire.

Barbey et le Grand Siècle, Glaudes (Pierre).

Barbey d'Aurevilly ou la solution par le passé, Raviez (François).

Barbey lecteur de Bossuet, une admiration singulière, Amadiou (Jean-Baptiste).

Les transformations du modèle classique, Barbey d'Aurevilly et le gaumisme, Delattre (Alexandra).

« L'air du temps est aux réhabilitations », Barbey et les travaux érudits sur le XVII<sup>e</sup> siècle, Lallemand (Marie-Gabrielle).

Comment parler des classiques ? La critique de l'érudition chez Barbey d'Aurevilly, Zékian (Stéphane).

Barbey d'Aurevilly et le XVIII<sup>e</sup> siècle, Glaudes (Pierre).

Barbey d'Aurevilly et l'« École-trumeau », Dangers et séductions d'un XVIII<sup>e</sup> siècle poétisé, Thomas-Ripault (Catherine).

DEUXIÈME PARTIE : Belles-Lettres et Beaux-Arts, Barbey d'Aurevilly et l'esthétique de l'âge classique.

Le XVII<sup>e</sup> siècle en creux, Historiographies romanesques de Barbey d'Aurevilly, Lyon-Caen (Judith).

Une page d'histoire et le genre de l'histoire tragique, Auraix-Jonchière (Pascale).

Barbey d'Aurevilly et la maxime, Zöllner (Reto).

Barbey d'Aurevilly et l'ethos « grand seigneur », Sorel (Élise).

Du sombre Franval au franc Sombreval, Un prêtre marié, récit sadien ? De Georges (Alice).

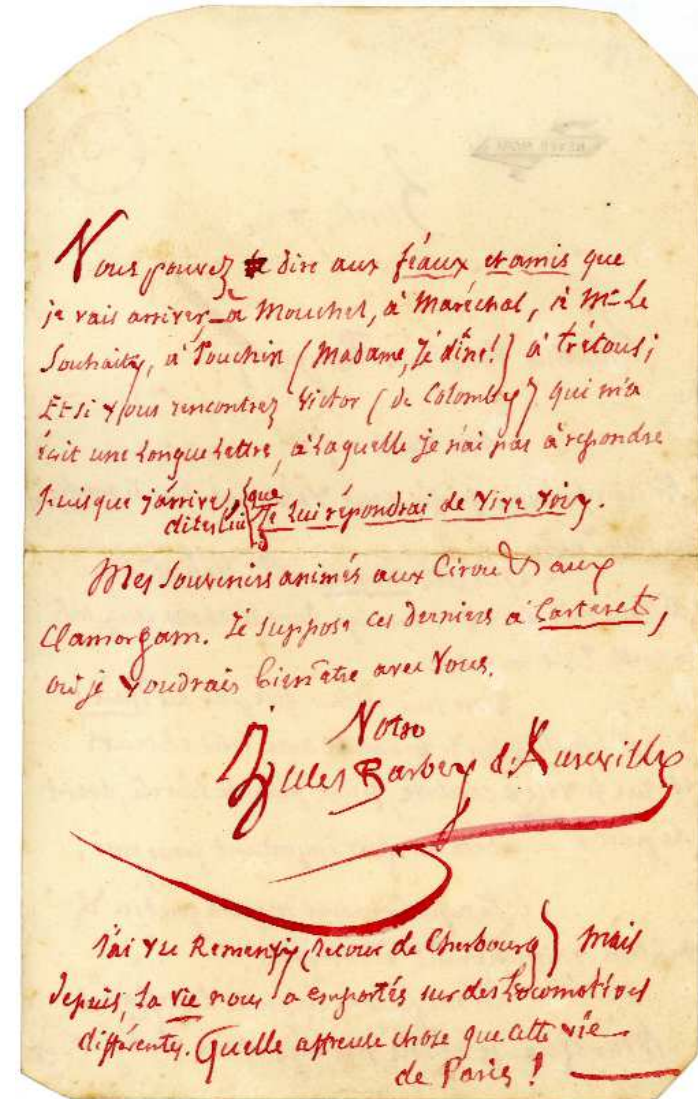
Barbey d'Aurevilly spectateur classique, Melmoux-Montaubin (Marie-Françoise).

Barbey d'Aurevilly et la tragédie classique, Bertrand (Mathilde).

L'esthétique aurevillienne, Un écho de la querelle du coloris ? Marro (Frédérique).

... à Carteret, où je voudrais bien être avec vous.

Lettre de Jules Barbey d'Aurevilly à son ami Armand Royer.



C'est une fable montée de toutes pièces par les fraudeurs. Ils sèment la terreur auprès de la population et de douaniers crédules. Ainsi ils débarquent en toute impunité des produits de contrebande.

Mais alors, où se situe la vérité ? Qui a poussé ces deux cris ? Est-ce une femme ? Sont-ce des fraudeurs ? Seul Ryno possède la clé du mystère : ce cri étrange poussé deux fois ne peut venir que de cette voix " *qu'il avait portée dans son âme pendant dix ans.* "

Le Criard symbolise le malheur, il apparaît comme un messager annonciateur de catastrophes. Ryno et Hermangarde ont tenté d'emprunter le chemin du bonheur mais l'incursion de la Vellini " *envoûtante quoique laide* " leur en barre à jamais l'accès. Force est d'admettre que cet épisode légendaire apparaît à l'heure dite, celle où tout va bientôt basculer. Hermangarde n'est pas encore blessée et Ryno s'applique à la rassurer. Pourtant il sait que cet improbable cavalier aux couleurs de l'enfer a pour nom Vellini. La légende s'insère donc dans la trame du roman et le transfigure.

Isabelle Barré



La pointe de Carteret, illustration de F. Schommer pour "Une vieille maîtresse", gravure par Charles Thévenin, Paris, L. Carteret, éditeur, 1927.

## JOURNÉE AUREVILLIENNE du 1<sup>er</sup> septembre 2018

9 h 45 Réception des participants.

10 h 00 Assemblée générale ordinaire à la salle des Douits, avenue des Douits à Carteret :  
Mot d'accueil d'Isabelle Barré, présidente.  
Rapport moral présenté par Claude Godefroy, secrétaire.  
Bilan financier dressé par Nicole Godefroy, trésorière.  
Journée aurevillienne 2019.  
Projets.  
Questions diverses.

10 h 45 Conférence de Marie-Catherine Huet-Brichard, professeur de littérature française à l'université de Toulouse, sur Barbey d'Aurevilly et les Guérin.

12 h 30 Déjeuner au Restaurant des Isles à Barneville, 9, Boulevard Maritime.

15 h 00 A l'église Saint-Louis de Carteret, Isabelle Barré commentera et lira un passage d' *Une vieille maîtresse*. On se souviendra qu' Hermangarde, brisée par la trahison de Ryno de Marigny et par la perte de son enfant, vient implorer le secours de la vierge.

15 h 45 Au manoir de Carteret, au bord du havre, notre présidente nous rappellera l'un des beaux passages du roman : Ivre de bonheur, Hermangarde découvre la beauté indomptable de la falaise et le sourire éternel des vagues marines.

16 h 30 A Barneville, nous découvrirons les vestiges du château Renaissance de Graffard. C'est dans cette belle propriété que Barbey imagine la dernière demeure de Madame de Mendoza.



Ci-contre :  
le château de Graffard.



Maurice de Guérin, dessin 1894.

## A PROPOS DE LA THESE DE BARBEY D'AUREVILLY

Une précision de Mme Odile Salvat, professeur de droit émérite, université de Caen, membre de la Société Barbey d'Aurevilly.

" C'est toujours un grand plaisir pour moi de prendre connaissance du Bulletin que vous confectionnez avec une parfaite régularité en hommage au Connétable des Lettres.

Le dernier numéro publié ne déroge pas à la règle. Si je vous écris à la suite de sa lecture, c'est simplement par souci de précision. Il ne faudrait pas, en effet, que certains de vos lecteurs se méprennent sur le terme de " thèse " (soutenue avant de partir pour Paris, cf [bulletin N° 22, juillet 2017] p. 11), en commettant un anachronisme. A cette époque, les candidats à la licence en droit (licence en trois ans) devaient soutenir publiquement une " thèse " pour se voir décerner le grade de licencié en droit dont il convient de mentionner qu'il permettait aux impétrants, à cette époque bien antérieure à la création du Certificat d'aptitude à la profession d'avocat, de prêter serment afin d'exercer cette dernière profession. La " thèse " de licence, qui dépassait exceptionnellement les vingt-cinq à trente pages, n'avait généralement rien d'une œuvre de recherche. Elle s'apparenterait grosso modo au mémoire de maîtrise, tel qu'on l'a connu avant l'introduction de la réforme dite Licence/ " Master " / Doctorat.

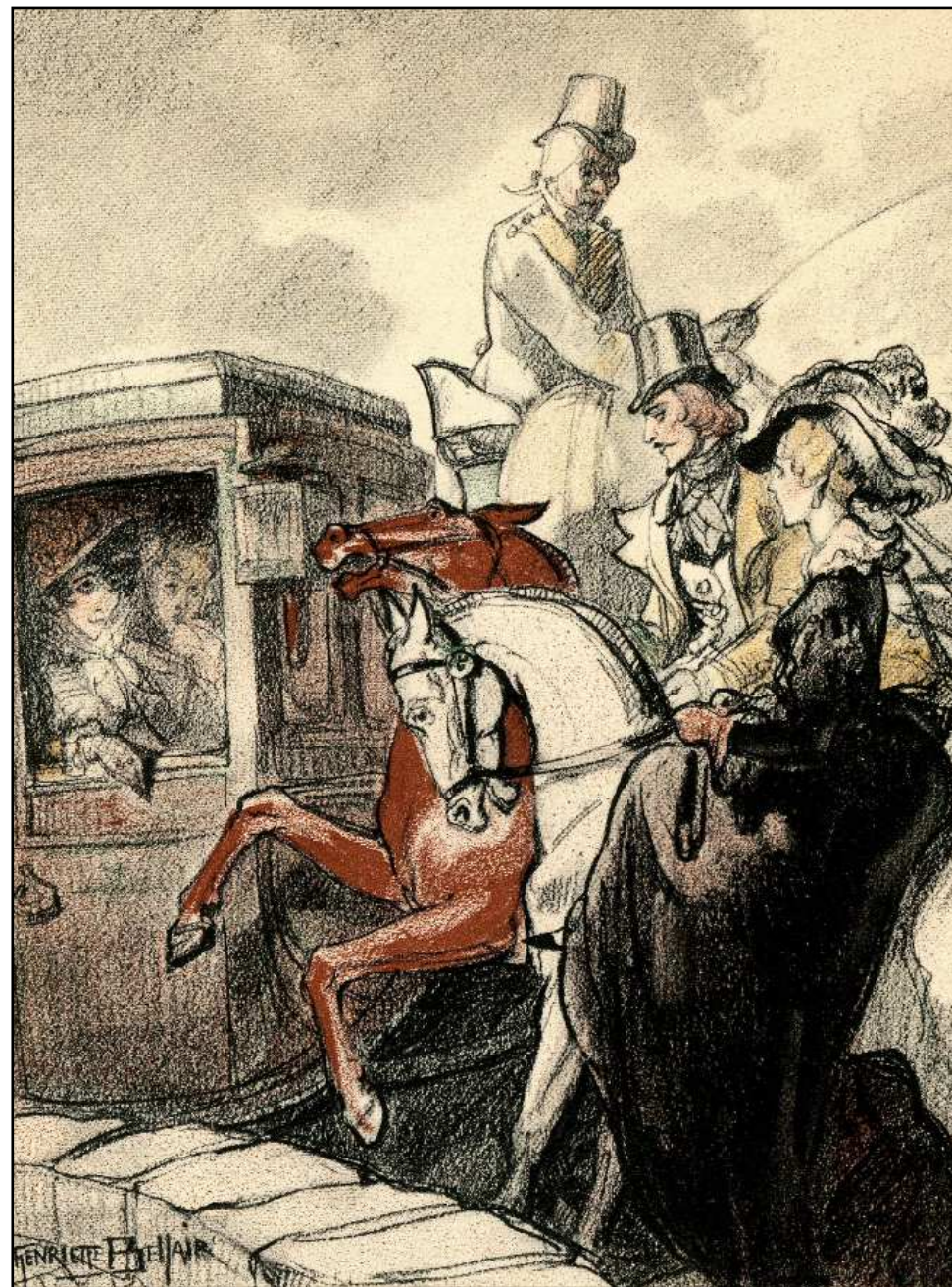
Dans le cas de Jules Barbey, E. Grelé déclare : " La thèse de Barbey est... d'une platitude rare de pensée et de style. Elle se compose de onze pages seulement, dont deux sont consacrées aux titre et faux-titre, deux à l'argument... en mauvais latin, sept au sujet, rapidement traité ". Puis, en note, il qualifie le tout de " travail hâtif et sans valeur ". E. Grelé, sauf erreur de ma part, n'était pas un juriste et l'on ne saurait attacher de prix particulier à son jugement sur le fond. Cependant le thème de la dissertation de Barbey, *Des Causes d'interruption de la prescription*, m'a paru d'une totale banalité, même pour cette époque (soutenance du 22 juillet 1833) et, en tout état de cause, la minceur extrême du propos autorise incontestablement à conclure que l'auteur ne s'est livré qu'à la formalité indispensable à l'obtention de son diplôme.

Je termine en vous signalant que l'avant-dernier directeur du service de documentation de l'Université de Caen, actuellement en poste à la Bibliothèque Nationale, m'a fait savoir que celle-ci ne disposait pas de l'opuscule en question dont le ou les exemplaires déposés à la Faculté de droit de Caen, ont certainement disparu dans l'incendie consécutif aux bombardements des bâtiments de la rue Pasteur. "



Barbey à 20 ans.

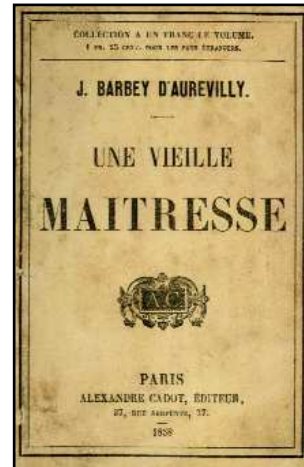
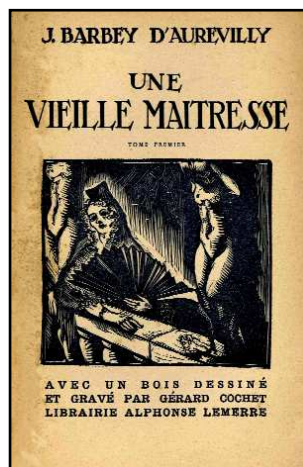
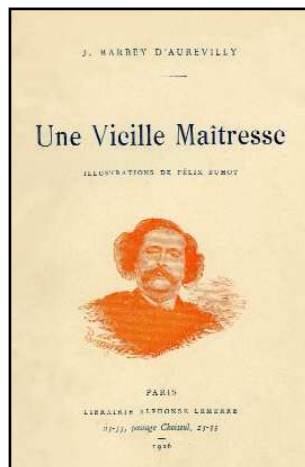
Par Finck, gravure de Maccard.



Une vieille maîtresse  
Ryno et Hermangarde se rencontrent avec Madame de Mendoze et Vellini.  
Dessin d'Henriette Bellair.

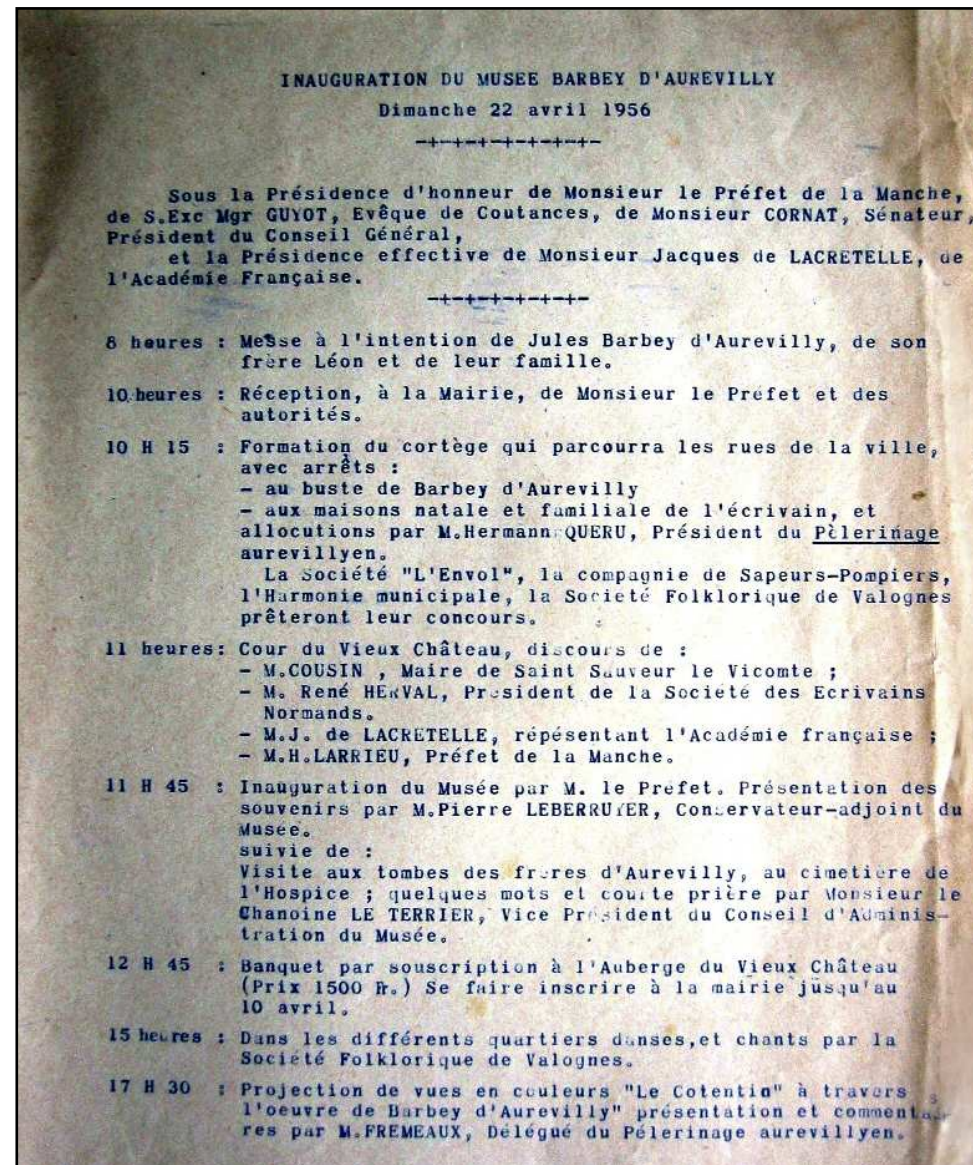
Mais il est insoucieux de son rythme endiablé et de la difficulté qu'éprouve Hermangarde à le suivre. Il n'en prend conscience que devant le perron du manoir. Il redouble alors d'attentions à son égard. Les époux passent une soirée enchanteresse quand " *un cri perçant vibra dans le vaste silence.*" Il crée en eux surprise et trouble. Hermangarde réagit la première disant : " *Ha ! Mon Dieu ! Serait-ce le Criard ?* " Par cet adjectif qualificatif transformé en nom propre, Hermangarde désigne un personnage hors du commun caractérisé par son cri. Redouté de tous sur la côte, le Criard serait annonciateur de tempêtes et de " *grands malheurs inévitables* ". On le reconnaîtrait d'abord à sa silhouette. " *Enveloppé dans un manteau brun* ", il serait monté sur le dos d'un cheval noir, parcourrait mieilles et rochers en lançant des cris sinistres. Faisant preuve d'une force invincible, rien ne pourrait l'arrêter " *ni sable mouvant, ni varech glissant, ni fosse d'eau.* " Mais rien non plus ne pourrait éteindre " *les fers rouges de son cheval comme s'ils sortaient d'une forge infernale.* "

Le narrateur qui, pour la première fois dans son œuvre fait intervenir des légendes, a le souci de donner ses sources : Hermangarde s'est faite raconter cette étonnante histoire par un pêcheur du Bas-Hamet. Puis d'une manière plus littéraire le narrateur évoque les lectures d'Hermangarde. Elle établit des correspondances entre les légendes du Cotentin et " *celles que Walter Scott nous a rapportées de l'Ecosse.* " L'on peut songer à son roman *Le Pirate* (1821) où l'auteur se propose de faire découvrir à son lecteur les moeurs, les coutumes, les superstitions des Shetlandais. Cependant, Hermangarde oublie vite le monde des légendes quand elle entend pour la deuxième fois le même cri mais " plus perçant et plus net " qu'elle identifie comme celui d'une voix humaine : " *c'est le cri d'une femme, cela !* " Celui-ci produit sur elle une " *terreur inexplicable* ", Marigny, quant à lui, en donne une interprétation tout à fait sensée : le Criard n'a jamais existé.



## DOCUMENT

**Le programme de l'inauguration du Musée Barbey d'Aurevilly, à Saint-Sauveur-le-Vicomte, le 22 avril 1956.**

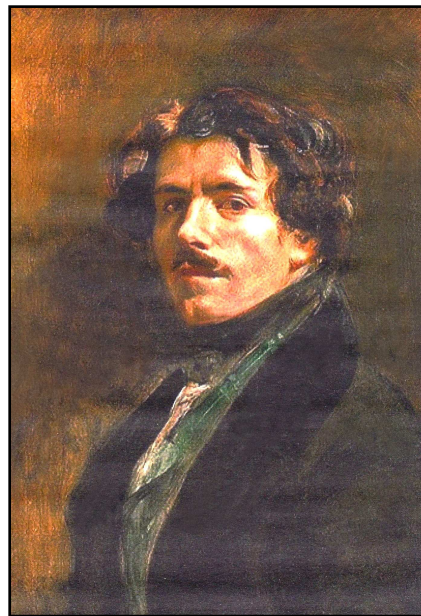


## Barbey d'Aurevilly et Delacroix

### Un rendez vous manqué ?

Par Alain Lefrançois

Dans l'éditorial du journal de la Société des Amis du Louvre de mars 2018 présentant les manifestations organisées dans le cadre des expositions au Louvre et dans son atelier commémorant le 220<sup>e</sup> anniversaire de la naissance du peintre Eugène Delacroix, Louis-Antoine Prat évoque Barbey d'Aurevilly. Voici ce qu'il écrit : " le 1<sup>er</sup> avril de l'an 1838, Barbey d'Aurevilly note dans son *Memorandum* : " Sorti du Musée, éreinté et froid ". Il vient pourtant d'y admirer quelques tableaux contemporains, un Biard et probablement un Scheffer ; c'est que l'époque ne différenciait pas encore les productions modernes de celles de leurs prédécesseurs, alors même que nombre de collectionneurs ne dédaignaient pas d'accrocher sur leurs cimaises un Delacroix, non loin d'un Carrache, ou un Ingres en compagnie d'une œuvre raphaélesque, tant l'un s'affirmait d'ailleurs le continuateur de l'autre ". Un peu plus loin, il poursuit : " Lors de la saisie des *Diaboliques*, à la fin de 1874, un journal parisien qualifia Barbey d'Aurevilly d'"Eugène Delacroix du roman". L'écrivain avait célébré l'artiste à sa manière dans la seconde des nouvelles qui composent les *Diaboliques*, *Le Plus bel amour de Don Juan*, en décrivant les séductrices réunies autour du Burlador : " Les amphytrionnes de cet incomparable souper, si peu dans les mœurs de la société à laquelle elles appartenaient, durent y éprouver quelque chose de ce que Sardanapale ressentit sur son bûcher, quand il y entassa pour périr avec lui, ses femmes, ses esclaves, ses chevaux, ses bijoux, toutes les opulences de la vie ". Antoine Prat poursuit : " Ne dirait-on pas que l'écrivain agit ainsi en copiste, passant du regard à l'écrit, dans une tentative d'ekphrasis (description) particulièrement inspirée ? Gageons que s'il avait pu contempler en ce printemps 1838, le Sardanapale de Delacroix (qui n'entra au Louvre qu'en 1921), Barbey d'Aurevilly ne serait sorti du musée ni froid, ni éreinté. "



Eugène Delacroix  
(1798-1863)

C'est pour nous l'occasion de nous pencher sur les relations véritables des deux illustres " Romantiques " et d'explicitier notre intitulé. Pourquoi parler de rendez vous ?

## LE CRIARD

On se souvient qu'après avoir partagé une passion tumultueuse avec une Malagaise, la Vellini, Ryno de Marigny épouse la jeune Hermangarde de Polastron sous le regard attendri de sa grand'mère, la marquise de Flers. En compagnie de son inséparable amie, madame d'Arnelles, elle décide de partir avec le jeune couple dans son château de Carteret. " *D'un aspect sévère, il est bâti sur le bord de la mer, au pied d'une falaise qui le domine.* " C'est madame d'Arnelles, parisienne dans l'âme, qui, cependant se livre à une description du paysage maritime disant : " *La mer est si proche qu'à certaines époques de l'année elle vient battre le mur de la grande cour, construit en talus pour mieux résister à l'effort des vagues.* " Les deux grandes dames élevées dans un siècle qui se soucie assez peu des beautés de la nature sont ravies par la curiosité d'Hermangarde. Elle, qui ne connaissait pas la mer, la découvre en été et raffole de cet endroit " *superbe et ravissant.* " Mais dès le mois d'octobre, les deux douairières songent à leur retour parisien. " *Nous filerons aux premières bises* ", affirme madame d'Arnelles pour retrouver le confort de l'hôtel de la rue de Varenne alors que le jeune couple s'attardera à Carteret. Ils y passeront l'hiver " *ils sont jeunes, ils sont forts, ils se portent bien, ils s'adorent, ils veulent être seuls.* "

Madame de Flers applaudit à ce choix qui lui semble en même temps plein de prudence disant : " *Il n'est pas nécessaire que monsieur de Marigny rencontre de nouveau cette Malagaise avec laquelle il a vécu si scandaleusement pendant dix ans.* "

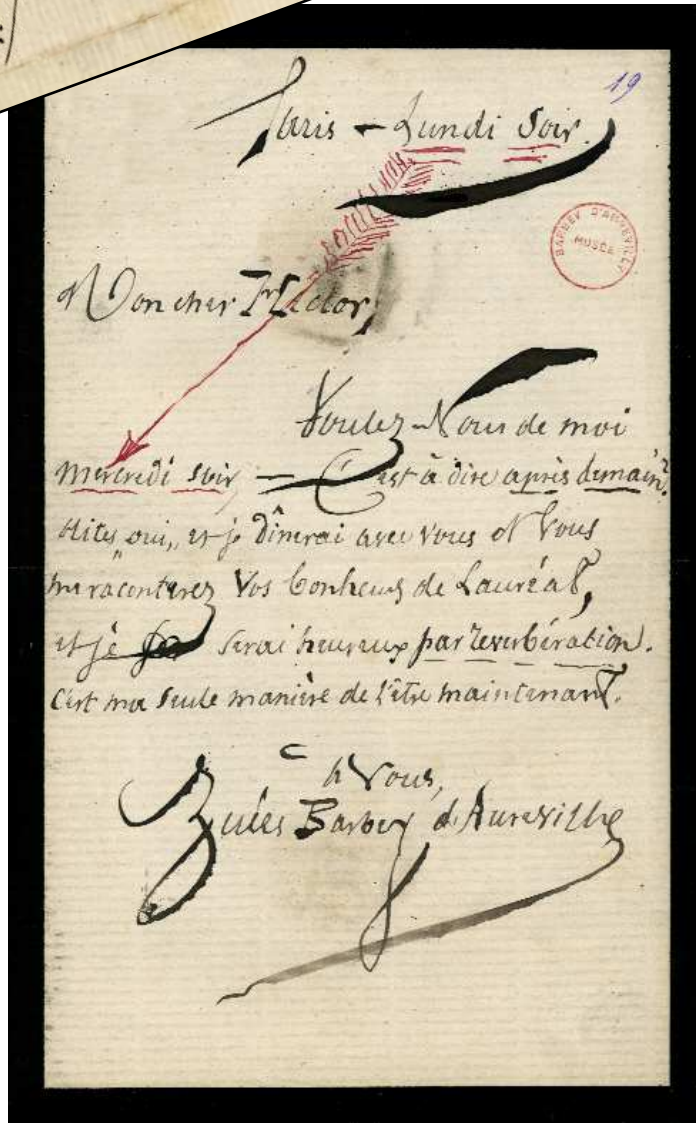
Fuyant donc " *les engourdissantes frigidités de l'hiver* ", les deux habituées du faubourg Saint Germain laissent derrière elles Ryno et Hermangarde. Ceux-ci les escortent jusqu'à la lande de la Haye d'Ectot. Sur la route du retour, ils croisent " *un coupé noir, élégant et simple.* " Hermangarde reconnaît madame de Mendoza, l'amoureuse délaissée de Marigny. Lui, ne voit que celle qui l'accompagne : la Vellini. Confronté à l'obsédante vision de son ancienne maîtresse, Ryno " *se précipite sur les grèves avec une impétuosité folle.* "



Barbey d'Aurevilly à Carteret, dessin d'Armand Royer.

Lettre de Jules Barbey d'Aureville à son ami Hector de Saint-Maur (1808-1879).

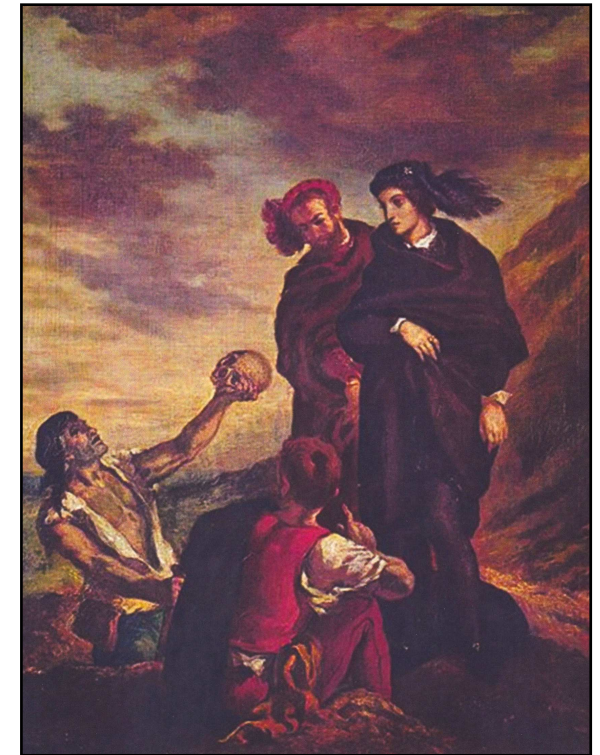
Hector de Saint-Maur était particulièrement connu pour les soupers gastronomiques qu'il donnait à son domicile surnommé "le Prieuré".



Les deux hommes sont pratiquement contemporains à dix ans près. Leur lieu de vie est resté essentiellement parisien : ainsi vers 1860, lorsque Delacroix avait son atelier, rue de Furstenberg, et Barbey son " tournebride ", rue Rousselet. Delacroix était alors au faite de sa notoriété alors qu'il travaillait depuis plusieurs années à l'exécution des fresques de Saint Sulpice, pendant que Barbey, toujours en quête de reconnaissance n'en était qu'à *Une Vieille maîtresse* (1851), puis à *L'Enfermée* (1854), admirés par Baudelaire ( ami commun) qu'il rencontra. Nul commentaire de Barbey ne se rapporte aux thèmes forts et violents illustrés à Saint Sulpice dont il fréquentait les offices... En fait depuis 1852, Barbey cherchait en vain une reconnaissance littéraire, surtout occupé à conquérir l'Ange Blanc, au détriment de ses relations avec Trébutien jusqu'à leur rupture de 1858. Malgré des divergences politiques et une admiration tiède pour ses écrits, Delacroix resta un familier de Georges Sand après l'avoir portraiturée en 1838. Il est probable que le cercle d'amis de Delacroix et de Barbey fut différent. Il est certain qu'il n'y a eu aucun hasard permettant un face à face. La seule rencontre connue de Barbey avec un peintre fut celle avec Jean-François Millet qui motiva un déplacement à Barbizon en 1868. Ce qui les rapproche : une rencontre intellectuelle véritable.

Sans être catalogué comme un dandy, les documents nous montrent néanmoins un Delacroix marqué par une élégance toute britannique qu'il cultiva par son comportement vestimentaire après son retour d'un séjour londonien en 1825 au cours duquel il découvrit la lecture de Shakespeare, de Walter Scott, et surtout de Lord Byron. Ce dernier lui inspira la " Mort de Sardanapale ".

Il y vit aussi la représentation de Faust de Goethe... thème non retenu et même plus tard décrié par Barbey aux écrits parfois très " faustiens ". Les commentateurs ne manquent pas de signaler son attrait pour la gente féminine, une certaine nonchalance et une réserve qui le rendent plutôt solitaire à l'écart de certaines mondanités.



Hamlet et Horatio au cimetière, Eugène Delacroix, 1839, Francfort-sur-le-Main.



Apollon terrassant le serpent Python. Musée du Louvre, Galerie d'Apollon, photo A. Dequier.

Tous ces traits pourraient s'appliquer à Barbey dont on peut se demander si parfois il ne considérait pas Delacroix comme son double, bien que ce soit Trebutien qu'il gratifiait de cette épithète. Comme Delacroix, Barbey terminera sa vie en tête à tête avec sa gouvernante.

L'influence de Delacroix se retrouve à de nombreuses reprises dans les écrits de Barbey. Dans la correspondance avec Trebutien, en 1849, Barbey lui-même s'attribue le sobriquet de *Sardanapale* ou *roi des Ribauds* pour signifier sa volonté de rompre avec tous les démons qui freinent son ardeur littéraire. On peut penser que c'est en référence exclusive à Byron... bien qu'à cette époque Delacroix s'interrogea sur les imperfections de son tableau (p. 81 du catalogue). Bientôt, Barbey s'appesantit sur les difficultés que Delacroix rencontre pour se faire reconnaître, (refusé sept fois à l'Institut jusqu'en 1857 !). Il l'évoquera encore en 1872 : " Delacroix, le grand martyr de ces imbéciles de jurys ". Il fait ensuite allusion à la décoration du plafond d'Apollon (Apollon vainqueur du serpent Python) qui fait de Delacroix l'égal de Lebrun - mais ce que Barbey évoque, c'est le thème de la peinture et non son esthétique. C'est l'âme du peintre qu'il analyse et apprécie, c'est le sujet, l'exaltation de la représentation, et parfois une certaine transgression toute aurevillienne. Apollon triomphant sur son char avec son arc pointé vers le dragon, c'est aussi Barbey dont la signature s'accompagne volontiers d'une flèche.

Evoquant à Trebutien son absence d'ordre dans ses classements littéraires, Barbey écrit encore: " Moi, j'ai toutes les qualités du Chaos. Vous allez être l'Apollon aux flèches d'or, qui lance sa lumière dans mes ombres et comme cela, à nous deux, nous allons faire le sublime plafond de Delacroix.

Evoquant le manuscrit de Germaine, plutôt laborieux, il le qualifie ainsi : " ce monstre, ce python écrasé dans son venin, mais qui a sur les écailles un reflet d'or des flèches d'Apollon, son vainqueur ! "

Encore, ce portrait d'Yseult de Scudémor, tout imprégné par les odisques de Delacroix : " Elle s'arrêta, sans tourner la tête, les cils baissés et de cette impérissable noblesse dans l'attitude qu'elle ne perdait jamais, roulant toujours entre ses doigts effilés la fleur d'héliotrope qui les imprégnait de ses parfums " .

En fait, il faut attendre *Sensations d'Art*, en 1886, pour trouver réponse à notre interrogation : malgré tous les indices sur les affinités romantiques et spirituelles unissant Barbey et Delacroix, jusqu'à leur rejet commun pour le réalisme, loin de toute référence mythique ou littéraire, exprimée par Courbet, c'est le normand Géricault, le condisciple de Delacroix, celui que Delacroix copiait à ses débuts (*Radeau de la Méduse - La barque de Dante - Le naufrage de Don Juan*), celui qui eut une vie de débauche, celui à la gloire posthume, celui qui aurait croisé Ménilgrand aux Mousquetaires et qui constitue le modèle détourné dont Barbey s'est inspiré pour créer son personnage - c'est donc finalement Géricault qui est placé à un niveau presque égal que Byron dont il a partagé le tragique destin.

